

Quentin Ebrard

Pourvu que mes mains
s'en souviennent

roman



© Belfond, 2023.

Conception graphique de la couverture : look Specific, Jad Hussein

Belfond | un département **place des éditeurs**

place
des
éditeurs

Ici, j'oublie tout, absolument tout.

La date du jour. Mes envies et mes rêves. Le visage de mes parents s'efface, celui de mes amis aussi. Dans ma bouche, la nourriture devient cendre. Ma fureur de vivre s'éteint et avec elle l'amour, l'espoir et la joie. Ces souvenirs lointains, que je poursuis tel un mirage, m'aident à ne pas défaillir, à me rappeler pourquoi j'ai pris ma décision : je dois fuir. Sinon cet endroit me tuera à petit feu, il a déjà tué tous les autres. C'est certain. Tous ont renoncé ici... Tous ont disparu dans le silence morbide de ce trou à rats.

*

Vers deux heures du matin, je m'approche de la fenêtre. Cette fois, je mets un coussin contre la vitre, c'est Simon qui m'a appris. Je prends un gros caillou. Je frappe, je frappe encore. Il faut faire vite. Le coton a beau étouffer les bruits, des morceaux de verre tombent. Zut ! On pourrait m'entendre...

Je retourne à mon lit et saisis ma couette. Je me hisse sur le rebord et reprends mon souffle, les jambes dans le vide, contemplant le sol un étage plus bas. L'air frais me mord la peau, qui frissonne sous ma chemise de nuit rose. Du bout des doigts, je triture mon pin's en forme d'avion.

Je saute enfin.

Par chance, je ne me casse rien ; même pas de cheville tordue.

Dehors, je ne vois pas grand-chose. Le ciel est noir comme la mort. Aucun lampadaire à l'horizon. Rien. Juste les vagues et le ressac qui grondent au loin contre la falaise, l'éternel ressac. Quelques grillons chantent aussi parmi les hautes herbes et les champs de tournesols. Personne ne constatera ma disparition avant le petit déjeuner. Tous dorment à cette heure. Ils ne me rattraperont jamais.

Mes yeux s'habituent à l'obscurité.

Dans un silence électrique, je traverse le parking où stationnent de rares voitures. Un cri aigu fend mes oreilles. Je sursaute, craignant d'être démasquée. Une chouette s'envole. Elle hulule une seconde fois. J'y vois un bon présage.

« Je suis... libre... comme toi désormais », lui dis-je en souriant.

Sans regret, je quitte le château et sa silhouette effrayante dans la nuit. Cette prison ne me manquera pas. Je regretterai certains camarades peut-être... Juliette... Simon aussi... Oh ! je sais très bien ce que ces deux-là attendent de moi, chacun à sa manière, mais ils sont gentils, contrairement aux autres, tous ces idiots dont je ne me souviens déjà plus.

Sur la route, je m'enfuis. Dans mon sac d'écolière, j'ai gardé quelques provisions volées à la cantine hier matin : une barre de céréales au chocolat écrasée, une brique de jus d'orange tiède et une banane noircie.

Les paysages défilent au ralenti. Je traverse les champs monotones, balayés par les vents. Peu à peu, le bruit de la mer s'éloigne. Sur l'asphalte, je cours comme une dingue. De la sueur coule sur mon front et je rejette mes longs cheveux châains en arrière. Le goudron pique ma voûte plantaire

et des bobos me brûlent, mais je ne m'arrête pas, plutôt mourir que d'y retourner.

Cet endroit me tue à petit feu.

Je halète dans un étrange mélange d'excitation, de peur et de fatigue, d'espoir et de sommeil, somnambule de ma propre vie. Il faut marcher encore... Est-ce réel ? Je me demande ce qu'il y a au bout de cette route... Peut-être une gare et un train, avec un chef de station qui me montrera comment rentrer chez mes parents. Peut-être un bus pour m'emmener loin, loin. Mais je n'ai pas d'argent. J'ignore tout du monde du dehors. Il me tarde de retrouver les miens.

Un panneau apparaît, m'indiquant une ville dont je ne parviens pas à déchiffrer le nom. Je lis seulement la distance, onze kilomètres. Au château, ça les étonne tous que je sache lire. Ils répètent souvent : « Louise a de la volonté », « Elle parle très bien pour son âge » ou encore « Elle a plein d'idées, c'est admirable ». Moi, je les trouve pitoyables. C'est normal de savoir lire à mon âge. Mon père m'a appris.

Cet endroit me tue à petit feu. Les cachets violets qu'ils donnent m'abrutissent. À cause de ce poison, j'oublie tout : les murs, les esprits, les conversations, les souvenirs et le temps. C'est certain. Les autres ont renoncé ici... Tous ont

disparu dans le silence morbide de ce trou à rats. Pas moi ! Voilà pourquoi je dois franchir onze kilomètres et m'évader : pour ne pas finir comme eux. Combien de foulées avant d'y arriver ? Je l'ignore et accélère, la mort aux trousses. Je me retourne souvent vers le château, plus petit mais toujours là. Je reconnais chaque ligne et chaque courbure de son ombre.

Tout à coup, au loin, des lumières s'allument dans l'aile ouest où dorment les moniteurs. L'aile interdite. Moi, je les appelle les monos, quoique matons serait plus approprié. Oh non ! Ils sont déjà réveillés... À ma montre, il est trois heures du matin. Qui a vendu la mèche ? Sûrement Juliette ! Elle s'inquiète toujours pour moi. Je n'aurais pas dû lui dire adieu. Si elle veut mourir là-bas, c'est son problème. Je suis furieuse.

Le bruit d'une portière claque, puis un moteur s'allume. J'accélère, malgré des douleurs toujours plus vives aux pieds.

Ils me cherchent.

Des phares blancs balaient la zone ainsi que des lampes torches. Le bruit de moteur se rapproche. Dans quelques minutes, mes poursuivants seront à mon niveau.

On crie mon prénom.

Je dois me cacher. C'est ma seule chance de ne pas y retourner.

Je quitte la route et m'enfonce dans le champ de tournesols. À même la terre sèche et les cailloux, le sol pique plus encore. Je m'accroupis tout près de la chaussée, derrière deux rangées de plantes épaisses et hautes.

Les monos passeront peut-être sans me voir...

Ils tardent à arriver ; cette attente me donne faim. J'ouvre mon sac à dos et mange la barre chocolatée et la banane noircie. Je jette mes déchets par terre, puis perce la brique de jus d'orange avec sa paille. Je bois le liquide tiède, sentant mes forces et mon courage revenir.

La voiture approche.

C'est une voiture blanche. Cachée au ras du sol, j'observe son châssis encrassé. Ils ralentissent. Je continue à boire du jus. Le sucre me rassure.

Ils ne me trouvent pas.

Zut ! La voiture s'immobilise près de ma cachette... M'ont-ils vue m'enfoncer dans le champ ? Je ne crois pas. J'arrête de boire mais mordille nerveusement la paille restée entre mes lèvres.

Un homme descend et allume une cigarette, dont la lueur rouge éclaire sa moustache noire et son front plissé.

« Louise ! hurle-t-il à pleins poumons. J'sais que t'es ici... Sors et on en reste là ! »

Je le reconnais : c'est Joël, le plus terrible des monos. Il bluffe et me punira. C'est certain... Je dois maîtriser ma respiration, me calmer, attendre et ne pas trahir ma cachette.

Dans la voiture, une femme aux cheveux blonds et frisés descend la vitre. C'est la directrice du château.

« Alors, tu l'as trouvée ? glousse-t-elle.

— Pas de quoi rire ! s'écrie Joël. Toujours qu'elle se tire quand j'suis de nuit. »

Je reste immobile, presque sans respirer. Elle le rejoint dehors.

« Et si on le faisait vite fait pour se détendre ?

— M'dame Stéphanie », murmure-t-il en l'embrassant.

Euh... Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Joël jette par terre sa cigarette. La directrice soulève sa jupe et met ses deux mains sur le capot de la voiture. Il se place derrière elle, essoufflé comme un bœuf, et baisse son pantalon. Accroupie, j'ai une vue imprenable sur ses fesses poilues et sur deux sortes de kiwis qui ballottent entre ses jambes au gré des à-coups. Entre les gros mots et leurs gémissements, j'ai envie de vomir et j'en tire la langue. Heureusement, le spectacle ne dure pas longtemps.

Transpirant, Joël remonte son pantalon après un râle.

« Louise ! vocifère-t-il. R'mène-toi, maintenant. Y en a marre de tes conneries ! »

La directrice réajuste sa jupe et souffle, un peu déçue. Ils remontent dans la voiture. De mon côté, je me détends et bois du jus d'orange à la paille en guise de récompense, ce qui fait un grand *slurp* dans la nuit silencieuse. Comment une si petite brique peut faire autant de bruit ? J'en perds l'équilibre et tombe par terre. Des herbes sèches craquent, alors qu'ils allaient partir. Quelle idiote !

« Tiens, tiens... »

Joël ressort, s'approche de ma cachette et quadrille la zone avec le faisceau de sa lampe torche. Dans la voiture, la directrice pianote sur son téléphone portable. Le mono fait un pas dans le champ, puis deux, puis trois. Il n'est plus qu'à quelques mètres de moi.

« Alors ? » crie-t-elle sans détourner les yeux de son écran.

Je sens l'odeur écœurante du tabac froid.

« J'sais que t'es là », murmure Joël.

Soudain, je croise son regard noir et effrayant. Il scrute dans ma direction. Je panique, me lève avec difficulté et trotte. Mes genoux me font souffrir.

Il me poursuit aussi sec. Les tournesols me fouettent les bras. Mes pieds nus s'enfoncent dans le sol poussiéreux. Juste derrière moi, Joël souffle comme une bête à l'approche, il va m'attraper. Je ne suis pas assez rapide et lui est si fort. Quand il plaque sa main sur mon épaule, je m'arrête tout net.

Ainsi se termine ma cavale.

Je suis tétanisée, perdue, prête à me faire gronder ou gifler, mais il se contente de me ramener vers la route par la main.

« Elle est dans un sale état », commente la directrice devant mes pieds en sang.

Nous montons dans la voiture ; moi à l'arrière, eux à l'avant. Ils verrouillent le loquet de sécurité et démarrent.

« C'est pas une vie, maugrée Joël.

— Non, je ne voudrais être à sa place pour rien au monde. »

Ils se comportent comme si je n'étais pas là, comme si je n'existais pas. C'est l'une des raisons pour lesquelles je me suis enfuie. Je ne veux pas y retourner et me mets à pleurer de colère.

« T'vas te taire ! hurle-t-il en tendant le plat de la main en l'air. Sinon, j'm'occupe de ton cas.

— Arrête, s'interpose la directrice. Ne laisse aucune trace, jamais. »